Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 77 (1980)
Heft: 3

Rubrik: Les secrets de la ruche

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ce n'est pas le microbe qui est le plus dangereux, mais l'apiculteur négligent ou mal informé qui ne se préoccupe pas de l'état sanitaire général ou qui s'ingénie, par des travaux intempestifs, à troubler la vie de la colonie qui est fragile et qu'il faut consolider le mieux possible. Si un traitement est nécessaire, s'adresser à l'inspecteur des ruchers qui ordonnera les mesures et traitements qui s'imposent.

Le Fumidil B est cher, il est efficace s'il est administré quand il le faut. N'imposez pas son accoutumance à vos abeilles car il se révélerait vite inopérant.

Doudin

N. B. Les rayons peuvent être désinfectés par l'acide acétique à 80 % (acide glacial). Dans son application, il faut faire attention à son action corrosive sur la peau, les voies respiratoires et les habits; il attaque aussi les objets en métal.

Les secrets de la ruche

La longévité des abeilles

La durée de vie d'une colonie peut être illimitée si tout se passe normalement. Par contre, celle d'une abeille est dans tous les cas relativement courte. Il est cependant difficile au non-spécialiste d'évaluer correctement la longévité précise d'une ouvrière perdue au milieu des milliers de ses semblables. Depuis longtemps pourtant, il a été reconnu que deux types d'abeilles (au point de vue de leur durée de vie) peuplaient la ruche.

Les premières naissent au printemps et ont une vie qui ne dépasse pas six à huit semaines. Dès leur naissance, au rythme du développement très rapide de leurs glandes, leur corps s'épuise, soumis à un régime très dur. Ainsi les glandes pharyngiennes vont produire la gelée royale indispensable à la nourriture des larves, puis sans repos les glandes cirières produiront le matériel de construction indispensable à l'habitat. La récolte de l'eau, du pollen et du nectar, le travail de ventilation ou de nettoyage, sont de nature à écourter la vie de l'ouvrière. A cela s'ajoutent les multiples dangers qu'elle rencontre lors de ses sorties de travail.

Si, tout au long de l'année, la vie des habitantes de la colonie était aussi pénible et dangereuse, jamais celles-ci ne passeraient l'hiver. Mais l'abeille qui va naître en août, septembre ou octobre, voit son existence se prolonger durant tout l'hiver pour lui permettre d'entreprendre l'élevage de nouvelles générations. Le fonctionnement de ses glandes est ralenti, il y a peu ou pas de couvain à soigner. Toute l'activité vers l'extérieur est quasiment réduite à zéro. Donc, ces ouvrières, peu mises à contribution, vivront durant six à sept mois, soit quatre fois plus longtemps que leurs sœurs d'été.

Il est certain qu'une des principales causes d'usure de l'ouvrière est les soins intensifs à donner au couvain. Mais il est aussi prouvé que certains pollens ont une influence sur la longévité de l'abeille : en particulier ceux de bruyère, châtaigniers, arbres fruitiers, saules et trèfles sont bénéfiques à la durée de vie de nos protégées.

Chaque apiculteur a pu remarquer que certaines de ses ruches ont un meilleur rendement que d'autres, alors que toutes ont reçu les mêmes soins. C'est, entre autres, parce que certaines souches ont la particularité d'engendrer des descendants à vie plus longue. Il faut dire aussi que la présence de maladie comme le Noséma entraîne obligatoirement une abréviation de la longueur de vie de l'insecte, donc un rendement moindre.

L'apiculteur a aussi son rôle à jouer en maintenant dans ses ruches une hygiène parfaite, en soignant ses abeilles avec des produits de première qualité, en laissant toujours une certaine réserve de miel dans ses ruches. Il peut ainsi contribuer à augmenter la vie de ses amies ailées.

Terminons en ajoutant que l'éleveur a aussi son rôle à jouer en sélectionnant des souches dont la vie est particulièrement longue.

F.M.

RÉUNION ANNUELLE DES INSPECTEURS DE RUCHERS

Genève, le 24 novembre

Selon le désir exprimé à St-Maurice en 1973, les inspecteurs des ruchers de la Suisse romande ont pris la judicieuse habitude de se réunir en fin de saison pour suivre un exposé par un représentant du Liebefeld et faire le point de la saison écoulée. Cette initiative a été régulièrement suivie et cette année c'était le canton de Genève qui nous accordait une charmante hospitalité.

A 10 h. 15 le président, M. Amédée Richard, ouvrit la séance en saluant la nombreuse assistance et en particulier M. le Dr Wille, qui est un fidèle de ces réunions et dont les exposés sont toujours fort bien documentés et appréciés. M. le président de la Romande accompagné par cinq membres de son comité nous faisaient l'honneur de leur présence. Il a exprimé sa gratitude à M. le vétérinaire cantonal genevois, M. Leuenberg, représentant des autorités cantonales genevoises et M. Laperrousaz, président de l'Association genevoise des apiculteurs, organisateur fort apprécié de la réunion. De nombreux présidents de Fédérations cantonales nous faisaient également l'honneur de leur présence et témoignaient ainsi de l'intérêt qu'ils portent au travail ingrat de leurs inspecteurs.

L'exposé du Dr Wille prévoyait deux thèmes:

«Développement de la varroase en Europe» et «Réflexions sur la nosémose».

Vu l'importance de la varroatose et le temps limité l'orateur s'est concentré sur le premier sujet, combien actuel et délicat.

La varroase sévit depuis une centaine d'années en Extrême-Orient. Elle s'est étendue, petit à petit, au continent européen et est actuellement à nos frontières. En effet, l'Allemagne fédérale a un foyer de varroase à Frankfurt s/Main et à Aschaffenburg. Ces foyers sont suivis et étudiés par des sommités apicoles et diverses mesures prophylactiques sont éprouvées pour l'éradication de cette maladie. Malheureusement le diagnostic est très difficile à établir et actuellement imparfait. Tous les médicaments essayés se sont révélés peu ou prou efficaces. Au moment de la découverte du foyer c'est déjà un peu tard puisqu'il est presque certain que tous les foyers des environs sont atteints. Le développement de ce parasite ne s'effectue que lorsque le couvain est operculé. Aussi il est très difficile de la découvrir au début de son apparition et ce n'est qu'après quatre ou cinq années qu'un diagnostic certain peut s'établir mais il est déjà trop tard et le ou les ruchers sont condamnés à la destruction totale. Diverses ordonnances officielles font défense formelle de toute importation étrangère de reines, essaims, etc. Il est extrêmement important que ces restrictions soient scrupuleusement suivies, une seule entorse volontaire ou non peut provoquer une catastrophe. Seules des colonies extrêmement fortes peuvent, au début, se défendre contre ce parasite mais ce n'est pas absolument certain. Les inspecteurs de ruchers sont invités à faire mieux connaître les conséquences désastreuses de la présence de cet acare dans une colonie. Ils doivent renouveler de vigilance et instruire les

apiculteurs sur les graves périls qu'ils encourent en ne prêtant pas ou peu d'attention à la conduite de leur rucher.

Après un dîner genevois très bien et copieusement servi ce fut la visite du Centre européen de recherches nucléaires (CERN). Visite très intéressante mais un peu ardue pour de simples profanes. Nous suggérons humblement aux futurs organisateurs de prévoir, après le repas de midi, un forum où l'exposé des thèmes du matin pourrai être développé et discuté. Les inspecteurs auraient ainsi l'occasion de confronter leurs expériences et leurs idées.

Nous remercions nos collègues genevois pour la parfaite organisation et la gentillesse de leur accueil et celui de leur gouvernement cantonal.

Lors de rencontres semblables, en France en particulier, les marchands d'articles et matériel apicoles se manifestent de façon tangible. Ceux de notre pays ne pourraient-ils pas une fois ou l'autre les imiter?

Doudin.

Exposition Grün 80

Pour que la nature ne devienne pas un musée

Le 12 avril 1980 s'ouvrira à Bâle et pour six mois la plus grande Exposition depuis l'exposition Nationale de 1964. Un ou plusieurs jours à Grün 80 vous apportera un enrichissement: les présentations touchant aux problèmes actuels d'écologie en sont les garants. La deuxième exposition suisse d'horticulture et paysagisme — la première G 59 s'était tenue à Zurich en 1959 — a particulièrement à cœur de traiter des rapports entre l'homme et la nature: sans embellir, elle veut présenter les questions qui nous préoccupent et tenter d'y apporter des solutions.

Que représente Grün 80?

Superficie totale d'exposition	760000 m²
Superficie nette d'exposition	462850 m²
Budget de l'exposition	35 millions
Superficie des plans d'eau	15000 m²
Partie des rives spécialement aménagées	1000 m²
Places de restaurants, couvertes et plein air	3500 m²
Places de grill pour tous	10
Grand grill couvert pour	150 personnes
Nombre de sections d'exposition	6
Nombre de visiteurs attendus	3 millions
Durée de l'exposition	6 mois

Responsable de l'organisation: Association suisse des horticulteurs

Voir les abeilles à l'œuvre

Parmi les visiteurs les plus assidus de Grün 80, il convient de nommer les 12 colonies d'abeilles qui sont logées dans leur propre rucher, dans le secteur «Les beaux jardins». Le rucher mis à disposition par la Fédération suisse des sociétés d'apiculture, permet de jeter un coup d'œil sur l'existence laborieuse des productrices de miel. Une colonie peut être observée à travers le plexiglas formant les parois de son habitat. Une autre est placée sur une balance qui mesure en permanence les fluctuations de poids de la ruche. Le rucher séparé en deux par une paroi de gaze permet en outre d'observer de très près la vie des abeilles. Tout près de là, un petit stand d'information fournit des renseignements sur la signification écologique de ces insectes. Dans cette optique le rucher représente une véritable leçon de choses. Après Grün 80, il appartiendra au jardin botanique de la ville de Bâle.

Un petit ruisseau naturel serpentera sur 500 mètres dans la moitié sud de Grün 80. C'est un exemple réussi de paysagisme appliqué. Fait à relever: jusqu'ici rien ne révélait la présence d'un ruisseau romantique. Grün 80 entend montrer aussi comment il est possible de créer quelque chose de naturel en utilisant des matériaux et des formes empruntés à la nature. Les deux rives du ruisseau ont été consolidées par des galets et des blocs de granit. Elles sont plantées de saules, d'aunes, de peupliers et autres arbres ou abrisseaux s'intégrant dans le décor. L'étanchéité du lit du ruisseau est assurée par de la terre glaise. Les poissons devraient se sentir à l'aise, d'autant que des abris en bois ont été aménagés pour les protéger pendant la période de frai.

Le jardin didactique. Situé au cœur même de l'«université verte», le jardin didactique en constitue le centre d'attraction. Son principal objet est de présenter, sous diverses formes, les rapports immémoriaux et perpétuellement renouvelés de l'homme en symbiose avec le milieu végétal. Voici d'abord le jardin circulaire. En tant que centre du jardin didactique, il abrite les plantes de la mythologie, ainsi que celles de la Bible — comme les lys des champs par exemple. Dans le jardin des plantes utiles, c'est l'image de la plante au service de l'homme qui est mise en évidence. Un parterre de plantes médicinales nous fait voir tout d'abord la nature dans son rôle de thérapeute — à commencer par les herbes aromatiques pour breuvages magiques, et jusqu'aux plantes à propriétés curatives utilisées de nos jours. On trouve ensuite les plantes de teinturerie, celles qui fournissent des fibres textiles ou qui servent à la fabrication du papier, les plantes alimentaires, de même que les bons pourvoyeurs de matériaux de construction; bref, tous les végétaux qui complètent l'aménagement du jardin des plantes utiles.

Quant au labyrinthe, il pourrait bien devenir le centre d'attraction du public en 1980. A l'entrée de ce dédale de chemins bordés de haies de buis, un récipient offre aux arrivants trois ou quatre espèces de plantes de culture courante. Chaque visiteur est invité à cueillir une fleur de l'une des espèces, pour s'engager ensuite dans le chemin idoine. Celui qui répondra correctement aux questions posées dans le labyrinthe trouvera sans autre l'issue vers la «liberté». En effectuant son parcours, il apprendra à quelle espèce ou à quelle famille appartient la plante qu'il aura choisie à l'entrée.

Restaurants. Sans parler des nombreux restaurants situés dans l'enceinte de l'exposition, la superbe grange du secteur de l'«université verte» sera sans doute l'une des maisons parmi les plus animées de Grün 80. Entre autres attractions, ce grand rural du siècle passé abrite, à la disposition des visiteurs, une salle de cinéma

avec films et moyens audio-visuels sur le thème de la nature, une vaste bibliothèque, une vingtaine d'expositions tournantes, avec, en outre, une exhibition informative sur les métiers du jardinier et d'architecte paysagiste, ainsi que sur d'autres professions vertes.

Sauvés... les rhododendrons

Le Dr Robert von Hirsch, mécène bâlois, fit une dernière fois sensation dans le monde lorsque, à Londres, sa collection d'objets d'art estimée à des millions fut livrée au marteau du commissaire-priseur. Décédé en 1978, von Hirsch avait cependant laissé sur terre un autre bien de grande valeur sous la forme d'une collection de rhododendrons, la plus grande et la plus importante d'Europe, placée au cœur même de son jardin botanique privé. Or, les moyens faisant défaut, ce véritable chef-d'œuvre de la nature se trouvait voué à la disparition à tout jamais après la mort de son propriétaire. Mais les amis du jardin botanique de Bâle veillaient. Ils prirent en main le sauvetage, à l'intention de Grün 80, des rhododendrons d'une taille allant jusqu'à 2,5 mètres. Grâce au produit d'une vaste collecte, il a été finalement possible de rassembler les fonds nécessaires, soit 155000 francs, permettant d'éviter que se flétrissent pour toujours ces fameux rhododendrons. C'est ainsi que dans le secteur «Les beaux jardins», les visiteurs pourront déambuler dans un vallon de rhododendrons en pleine floraison et admirer plus de 150 arbustes multicolores.

Nous n'en dirons pas plus, certains que chaque lecteur de notre journal aura compris tout l'enrichissement qu'il retirera d'une visite à Grün 80.

Tiré du journal Grün 80 par T.M.

Succès, espérances et revers de Fritz

Mon histoire remonte au temps où autos, motos, camions, tracteurs, récepteurs de radio, de télévision et autres engeances asphyxiantes, polluantes ou aveuglantes n'avaient pas encore envahi nos campagnes. Hormis les voitures hippomobiles, seules trois bicyclettes constituaient le parc des engins de déplacement les plus rapides du village. Les deux vétérinaires appelés à y exercer leur art y venaient à cheval. Cependant, deux médecins du chef-lieu se déplaçaient déjà en auto. Avec leur engin pétant des gaz toxiques et soulevant des nuages de poussière sur nos routes non goudronnées, ils furent les tout premiers à polluer l'atmosphère. Mais personne n'aurait osé prétendre qu'ils venaient empoisonner les uns en venant soigner les autres. Le prestige de ces messieurs était alors si grand que toute insinuation péjorative formulée à leur endroit aurait été considérée comme un crime de lèse-majesté.

C'était aussi l'heureux temps où chaque gros bonnet du village pouvait faire bisquer son voisin en exhibant un break dernier cri et l'attelage le plus fringant, ce qui faisait l'affaire du charron, du forgeron et des maquignons. Aucun paysan ne pouvait alors s'imaginer qu'une grosse «Mercédès» encombrerait un jour la cour de sa ferme, et nos édiles ne songeaient pas encore à faire de la protection de l'environnement ou de la pollution de l'air et de l'eau leur cheval de bataille en périodes préélectorales.

Fleurs des prairies naturelles, encore nombreuses à cette époque, champs de trèfle, d'esparcette, de luzerne et autres plantes mellifères constituaient, avec les forêts toutes proches, le domaine de prospection des abeilles du syndic, du secrétaire municipal et de l'instituteur.

Au printemps de ces années tranquilles, regrettées par les personnes du troisième âge que leur phobie du moteur à explosion rendait pessimistes, nous arrivaient régulièrement d'outre-Sarine des jeunes gens des deux sexes désireux les uns d'apprendre le français, les autres de parfaire leurs connaissances en cette langue acquises à l'école secondaire. Il s'agissait là d'une main-d'œuvre appréciée et surtout pas chère, qu'il était facile de se procurer. Dans chaque exploitation agricole quelque peu importante, on employait un, deux ou même trois de ces jeunes Confédérés, et il n'était pas rare d'en voir le soir, après le travail, former des groupes d'où partaient force exclamations en schwyzertütsch, que les gamins tentaient souvent de contrefaire en roulant les R avec exagération.

Après Pâques 19.., le plus gros des gros bonnets de la bourgade, père d'une accorte jouvencelle de 16 ans, surnommée la grande «Zabo», parce qu'elle se prénommait Isabelle, avait engagé, pour seconder son employé du pays prénommé Ernest, un beau gars natif de la région d'Interlaken. De taille un peu au-dessus de la moyenne, carré d'épaules, blond de poil, vigoureux, Fritz portait, en hiver comme en été, chemise et gilet à manches courtes et avait l'habitude, au repos, de se croiser les bras sur des pectoraux bien développés, en plaçant ses mains sous des biceps importants et fermes, qu'il se plaisait à faire tâter à ses camarades admiratifs et à exhiber ostensiblement devant les filles. Celle du patron n'était pas restée insensible à l'aspect viril du jeune homme, qu'on devinait de l'espèce des lanceurs de pierre d'Unspunen. Il prétendait du reste l'avoir souvent lancée, sans que ses pieds solides aient eu à en souffrir.

Cet Oberlandais de bonne souche, au demeurant placide et sans malice, se conduisait et travaillait de manière à donner entière satisfaction à son patron. Cependant, celui-ci vit de prime abord d'un mauvais œil le penchant de sa fille pour cet employé, non pas qu'il le jugeât indigne d'elle puisqu'il le savait issu d'une famille honorable, ou encore qu'il ignorât, en tant qu'éleveur compétent, les bienfaits d'un croisement de races, mais simplement parce qu'il avait juré maintes fois, devant témoins dotés d'une mémoire d'éléphant, qu'il ne la donnerait jamais à un Allemand. Sa femme, la Rosine, bien que plus large d'idées sur ce point, n'en restait pas moins vigilante et avait toujours quelque chose à commander à sa «Zabo» lorsqu'elle la voyait minauder autour de notre Fritz.

Mais notre paysan germanophobe et son employé d'origine alémanique avaient une passion commune propre à créer entre les deux hommes un climat d'estime réciproque: l'apiculture. Le premier faisait partie de l'heureux trio possesseur du cheptel apicole du coin. Ses six ruches en paille étaient entreposées sous un auvent adossé à la façade sud du hangar à foin. Là, dès qu'il le pouvait, Fritz s'arrêtait et regardait travailler les abeilles avec un intérêt tout particulier.

Au début de l'hiver précédent, le patron avait envisagé de moderniser son apier. Il s'était alors lancé dans la construction d'une ruche en bois. Mais vite perdu dans la complexité des mesures à observer, il avait abandonné son projet après édification d'un plateau et d'un corps de ruches à peu près conformes au modèle usuel. Ce début d'ouvrage fut coiffé d'un toit fabriqué à la diable, puis placé dans le poulailler d'élevage pour servir d'abri à la poule couveuse de la maîtresse de maison.

Peu après son arrivée, Fritz prit la relève. Son père possesseur d'une douzaine de ruches modernes, communiqua volontiers à son fils les données indispensables pour l'obtention d'un travail valable. Et dans le local de la ferme réservé au bricolage, bien outillé pour la réparation des outils aratoires et la fabrication des cages à poules et à lapins, il se mit à l'œuvre, y consacrant tous ses moments de loisir et même ses dimanches, au grand émoi de la Rosine qui se croyait menacée des foudres célestes dès qu'elle entendait un coup de marteau ou la scie à refendre mordre dans le bois le jour du Seigneur.

Enfin, tout au début de mai déjà, Fritz put annoncer fièrement que l'ouvrage était terminé. Et par une soirée calme et chaude, en observant strictement les directives paternelles, il transféra dans la ruche neuve la colonie la plus populeuse de l'apier du patron. Les rayons de couvain prélevés précautionneusement dans la ruche en paille furent suspendus aux cadres mobiles avec des ficelles, placés au centre du corps de la ruche en bois, puis encadrés de cires neuves, après quoi l'essaim fut brossé sur le tout et posée la planche couvre-cadres.

A cette occasion, Fritz ne manqua pas de démontrer son indifférence totale à l'endroit des piqûres d'abeilles et de dire qu'il partageait le point de vue de son père qui, paraît-il, affirmait que ceux qui en meurent sont déjà gravement malades au moment de l'inoculation venimeuse.

Cette réussite plut beaucoup au patron et aviva l'admiration de sa fille pour leur employé, ce qui ne fit guère l'affaire de certains jeunes gars du pays, dont plusieurs rêvaient de devenir l'heureux élu du cœur de la belle et, surtout, le successeur d'un père riche, sans héritier mâle, qui devait déjà songer à devoir abandonner un jour à plus jeune que lui la direction de son important domaine. Bref, à cause du revirement peut-être passager du père et de l'attitude présente de la fille, Fritz suscitait des jalousies incitant maints prétendants à tenter de le ridiculiser aux yeux de cette dernière et de son entourage.

Pour arriver rapidement à ses fins, le grand Edouard, l'un des plus acharnés à vouloir l'éviction du gêneur, avait, dans ce but, sollicité l'avis des membres de la société de jeunesse, dont il était le président et au sein de laquelle on s'était juré de contrecarrer toute idylle entre Vaudoises et Suisses allemands. Ses copains arrivèrent facilement à le persuader que le transport d'un «essuie-tine» bien lourd, sur un long parcours, ferait certainement l'affaire.

Bien sûr, l'objet à transporter n'était pas d'un usage courant. Cependant, il en était assez souvent question au village de l'automne à la fin de l'année, période durant laquelle on utilisait les tines.

Mais la farce exigeait la collaboration de complicités astucieuses. Elles ne furent pas difficiles à trouver. Julot, le jeune fermier du B.D.F. (Bois du Fey), et Ernest, qui avait chez le patron de Fritz une fonction correspondant un peu à celle de maître-valet, ne se firent guère tirer l'oreille pour entrer dans le jeu. Pour Julot, joyeux boute-en-train, il s'agissait là d'une nouvelle occasion de rigoler. Il se chargea de la confection de l'objet. Ernest accepta de simuler, au moment opportun, un besoin urgent de la chose, d'envoyer Fritz la quérir dans l'après-midi du 31 décembre, et de la lui faire reporter à la ferme du B.D.F. au début de la matinée du lendemain.

Ernest n'était pourtant pas coutumier de ce genre de plaisanterie. Depuis quinze ans dans sa place, il venait d'entrer dans la quarantaine. D'origine modeste et physiquement peu avantagé, il était plutôt casanier et réservé. Cependant, il se rendait parfois à l'auberge et là, le vin aidant, il lui arrivait de s'épancher sur son train de vie. Si, au début, au cours de ses discussions avec d'autres domestiques, il convenait volontiers que les vaches étaient au patron, il en était venu peu à peu par la suite, en les désignant, à dire «les nôtres», puis avec le temps «les miennes». Bref, il se considérait déjà comme faisant partie de la famille de son employeur et ne pouvait s'empêcher de songer à ce que deviendraient ses prérogatives d'ancienneté au cas où les minauderies de la «Zabo» conduiraient à une idylle sérieuse suivie d'accordailles définitives avec le Fritz. C'est pourquoi il promit sans tergiverser son concours lorsqu'il fut question de lui rabattre un peu le caquet.

Le 31 décembre, vers la fin de l'après-midi, soit un peu avant de commencer à soigner le bétail, Ernest s'arrangea pour se trouver au pressoir — on désignait ainsi une dépendance de la ferme — en train de laver une tine ou grande cuve en bois

dans laquelle avait été entreposé le marc des fruits pressurés au cours du dernier automne, en vue de sa distillation. A Fritz, venu sur ces entrefaites déposer un outil, l'autre déclara, non sans maugréer contre le négligent qui avait laissé le récipient trop longtemps sans le laver : « Je commencerai à gouverner sans toi ; va chercher l'essuie-tine au B.D.F. Le Julot te le remettra ; c'est assez lourd, prends la hotte. »

Fritz, on le conçoit facilement, préférait davantage une promenade dans la nature aux travaux de l'étable. Il partit sans se faire prier. Comme par hasard, le Julot se trouvait sur le pas de la porte de sa grange lorsque le commissionnaire arriva.

— Quoi ? L'essuie-tine, je veux bien, mais tu diras à Ernest qu'il ne traînaille pas trop avec, j'en aurai justement besoin après-demain.

Et aussitôt Fritz se vit lesté d'un objet allongé, emballé dans une serpillière soigneusement ficelée et pesant au moins trente kilos. Mais on est costaud ou on ne l'est pas. Notre fanfaron s'abstint de paraître surpris par ce poids insolite, et c'est d'un pas alerte, sans traîner en chemin, qu'il rentra au village, songeant surtout au bal de la Saint-Sylvestre, organisé au battoir communal par la Société de jeunesse.

— Pose la hotte près de la tine, lui dit Ernest, tu pourras aller te préparer pour le bal après avoir porté le lait à la fruitière.

Le lendemain, jour de l'An, après une nuit passée à danser et à rigoler avec ses copains, Fritz était moins vaillant que la veille. Il était rentré au logis au petit matin, contraint, sans avoir dormi, de quitter son habit des dimanches pour enfiler ses salopettes.

Après le déjeuner, au moment de reprendre le travail à l'étable, Ernest, auquel l'état de lassitude de Fritz n'avait pas échappé, ne fit mine de rien, prit son air le plus sérieux pour déclarer : « Bon, je terminerai seul par là ; va-t-en reporter son essuie-tine au Julot ; tu pourras aller te reposer dès ton retour ; la hotte est au pressoir. »

Dans le local remis en ordre, la tine reposait dans un coin, à « boclon » sur deux traverses de bois. Tout laissait supposer que l'engin à aller rendre avait été utilisé. Il ne remarqua même pas que l'emballage avait le même aspect que celui de la veille. A aucun instant il ne flaira la supercherie. Et au départ de la maison, il tomba sur le Julot qui, boille au dos, curieusement, comme par hasard, revenait de la laiterie et rentrait chez lui.

On partit donc de compagnie, le Julot allongeant intentionnellement le pas, histoire de faire transpirer Fritz, et ce dernier s'évertuant à cacher son essoufflement. Le trajet se fit rapidement, d'une traite, et c'est visiblement congestionné que le porteur de la hotte la déposa sur le perron de la ferme du B.D.F. Là, le Julot prit un air soupçonneux et lança :

— C'est au moins bien celui que je t'ai remis hier ?

Puis il se mit à déficeler le paquet. Alors apparut, entourée d'un matelas de paille, une de ces bornes de granit que les arpenteurs plantent à la limite des champs.

A la vue de la pierre, Fritz devint blême. Il planta là sa hotte, le Julot et sa borne, rentra au village la rage au cœur, monta directement dans sa chambre, fit sa malle puis, vêtu de son habit de sortie, demanda à voir le patron.

Celui-ci était dans son bureau, occupé à fermer les enveloppes contenant les étrennes qu'il se proposait de remettre à midi, comme de coutume le jour de l'An, à chacun de ses employés. Il fut surpris de voir Fritz déjà endimanché.

— Alors, tu retournes faire la fête ?

— J'en ai assez, je rentre chez moi.

— Mais que se passe-t-il, tu es fâché ?

— Demandez à Ernest, ce salaud, avec son «essuie-tine».

Il n'eut pas besoin d'en dire davantage. L'objet de la discorde rappela incontinent au patron les farces auxquelles il avait été mêlé dans sa jeunesse.

— Il a osé te faire ça, à toi? Attends un peu.

Ernest, appelé, ne tarda pas à paraître. L'air courroucé du maître et l'attitude irritée de Fritz le renseignèrent immédiatement sur ce qu'on allait lui demander. Tout de suite il jugea bon de paraître confondu et repentant.

— Tu t'es amusé avec l'«essuie-tine»? Bon, j'avais préparé tes étrennes dans cette enveloppe. Pour te punir, je la donne à Fritz. Ça t'apprendra à faire marcher les gens.

En fait, les étrennes étaient ce qu'on appelle aujourd'hui le salaire du treizième mois. L'enveloppe d'Ernest contenait 50 francs, celle de Fritz 25 francs. La modestie était une des qualités maîtresses des domestiques d'alors.

La façon dont le patron avait paru prendre la chose calma Fritz, d'autant plus rapidement qu'il était près de ses sous et se savait lié à son employeur par un contrat n'expirant qu'à Pâques, ce que ce dernier ne manqua pas de lui rappeler en lui remettant les deux enveloppes.

Ce maître, prompt dans ses jugements, expert dans l'art de régler les conflits entre ses employés, se frotta les mains de contentement quand ceux-ci eurent quitté son bureau en se regardant comme chiens de faïence. Il ne lui déplaisait pas, rapport à sa fille, que Fritz ait fait les frais d'une bonne farce. Il en rit de bon cœur. Malgré son estime et son amitié sincère pour lui, il ne pouvait se départir complètement d'une certaine prévention à l'endroit de ce qui nous venait d'outre-Sarine, ni accepter de gaieté de cœur l'idée d'une alliance de sa fille unique, une Bolomey, Vaudoise pure race, au porteur d'un nom qu'un vrai Vaudois ne peut prononcer sans s'écorcher la langue, un nom à faire se retourner dans leur tombe tous les Bolomey qui s'étaient succédé sur le domaine sans interruption depuis plus de trois cents ans.

En douce, Ernest reçut tout de même ses 50 francs et le patron, pour ne rien perdre, revint sur sa décision, prise dans l'euphorie du réveillon de Noël, d'augmenter le salaire de Fritz de 10 francs par mois à partir du Nouvel-An.

Evidemment, la farce eut d'autres répercussions. Notre grand dadais s'en aperçut le soir-même, lorsqu'il réapparut au battoir où devaient se continuer les réjouissances de l'entrée dans la nouvelle année.

— Eh! te voilà Fritz! Etait-il bien lourd cet «essuie-tine»?

Cette interpellation du grand Edouard déchaîna l'hilarité chez les garçons et les filles.

Alors, ce fiérot de Fritz, au lieu d'en rire, ce qui aurait peut-être déconcerté l'interpellateur et mis les rieurs de son côté, foudroya son rival du regard, lui tourna le dos, puis s'éclipsa en serrant les poings et ricanant des injures en schwyzertütsch.

En outre, si l'aventure ne modifia en rien sa manière habituelle de travailler, en revanche elle le rendit très circonspect et moins fanfaron.

De plus, dans les jours qui suivirent, les sourires de la grande «Zabo» lui parurent plus moqueurs qu'admiratifs. Dès lors il la trouva moins attirante et, finalement, pour lui, elle ne le fut plus du tout lorsqu'il l'eût vue lever les danses avec le grand Edouard lors du bal des Brandons.

Cependant, ce dernier, malgré ses machinations et ses ronds de jambes autour de la belle, ne put parvenir à ses fins. Arrivée à l'âge du mariage, Isabelle, à qui le lavage des salopettes et la préparation de la soupe aux cochons avaient depuis toujours inspiré une vive répugnance, se sentit irrésistiblement attirée vers la ville, où elle devint l'épouse d'un fonctionnaire de haut rang.

Ad. Goy

Page du poète

PLUS HAUT

Brun village accroché à l'Alpe,
Qu'as-tu fait de tes faux?
Soulevant l'herbe comme d'un scalp,
Tapis haletant ainsi que des naseaux,
L'abeille, encore une fois cherchait l'ivresse,
Frôlant les corolles à peine fanées,
Ne laissant rien, éperdue de vitesse,
Car là-haut, brèves sont les journées.

Maintenant, autour des chalets nouveaux,
L'on entend le ronronnement des tondeuses,
Les pelouses ratissées à fleur de peau
Naissent de plus en plus nombreuses,
La plaine monte à l'assaut de l'alpage,
Il n'y a plus de chèvres curieuses,
Bondissant des talus, les étages,
Furetant, gourmandes parmi les scabieuses.

Il faut grimper, toujours monter,
Dans l'air, le matin sent la glace,
L'on entend les clochettes tinter,
Ici l'homme de bâtir n'a point l'audace,
L'infini déploiement des fleurs odorantes,
Offre sa rosée à l'astre d'or,
Lui, majestueux, embrase les pentes,
Plus haut le rapace prend son essor.

Marie Guisolan

A VENDRE: 3 ruches D.B. peuplées, 1 extracteur Radial, 16 cadres, 1 maturateur à 50 kg avec clarificateur et tous les outillages.

Jean MÜLLER, av. du Gros-Chêne 5, 1213 Onex, Genève. Tél. (022) 92 26 08